



**Les infiniment-petits de la littérature, ou huitains,
sixains, quatrains et distiques**

Malherbe, Dieudonné

Liège, An XI

Épitaphe du petit chien de ma sœur, qui a été enterré dans son jardin.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-63596](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-63596)

*EPITAPHE du petit chien de ma sœur qui
a été enterré dans son jardin.*

DANS ce triste réduit de ce riant parterre
L'œil chercherait envain ou des fruits ou des fleurs,
Que pourrait en effet produire un coin de terre
Que je n'arrose plus qu'en y versant des pleurs ?

Ci gît un petit chien adorant sa maîtresse,
Mille fois plus aimable et plus beau que l'Amour,
Qui m'aimait tendrement, lequel à notre tour
Nous aimâmes tous deux presque jusqu'à l'ivresse.

O fidèle Milord ! je n'eus point d'autre muse
Que la douce gaîté que tu sus m'inspirer ;
Depuis ta mort hélas ! il n'est rien qui m'amuse,
Et je n'ai du plaisir qu'à te préconiser.

Quelle bêtise à mes yeux, pour ne pas
dire, quelle preuve d'un cœur dur que l'opi-
nion du grand *Descartes* sur l'ame des bêtes !
Leurs cris de joie et leurs cris de douleur n'é-
taient donc pour lui que du bruit. Comment
une erreur aussi contraire à l'humanité a-t-elle
pu compter tant de partisans ? Et que puis-je
dire pour excuser l'éloquent *Buffon*, qui n'a

vu dans les animaux que des horloges sensibles, si ce n'est qu'il les observait de toute la hauteur de son génie, et par conséquent de beaucoup trop loin. Ce n'est en effet qu'en examinant les animaux de très-près, qu'en vivant avec eux en ami et non pas en maître, et qu'en les étudiant avec un esprit exempt de préjugés et idolâtre de la vérité, qu'on peut soulever un coin du voile qui cache le principe mystérieux de leurs opérations; et ce n'est que par ces moyens que l'on peut se convaincre qu'il y a autre chose en eux que de la matière. Je n'oserais assurer que mon petit chien savait faire des syllogismes, mais je suis tenté de croire qu'il savait faire des enthymèmes : il avait appris beaucoup plutôt ma langue, que je n'avais appris la sienne, et l'on ne me croirait pas, si je citais les traits les plus frappans de son intelligence; ils sont d'autant plus admirables qu'il ne les devait qu'à lui-même, et que je l'aimais trop pour l'avoir jamais voulu contraindre à apprendre aucun de ces rôles qu'on a coutume de faire jouer aux chiens qui montrent le plus de sagacité.

Son attachement à sa maîtresse surpassait de beaucoup les sentimens les plus forts d'amour

et d'amitié que l'on voit parmi les hommes, et il était tel qu'il ne voulait ni boire ni manger pendant son absence, et qu'il se serait laissé mourir de faim, s'il avait dû vivre trois jours sans la revoir. La voyait-il faire toilette le lundi et le vendredi pour aller voir une de ses amies, sachant qu'il était toujours de la partie, il ne faisait que tourner autour d'elle en gambadant, que monter et descendre avec elle, que s'en éloigner en courant pour revenir près d'elle en courant beaucoup plus vite encore, que m'agacer pour que je partageasse sa jouissance, que caracoller, que jeter des jappemens d'alégresse, et s'élançait vers la porte au coup de sonnette de la femme qui devait le porter dans ses bras. Mais la voyait-il s'habiller les autres jours soit pour aller à l'église, soit pour aller faire quelque commission, il passait alors de sa gaieté naturelle au plus sombre chagrin, la regardait tristement, observait tous ses pas, la suivait à pas lents avec la queue pendante, ne la perdait pas un seul instant de vue jusqu'à ce qu'elle eût disparu à ses regards, et attendait son retour avec la plus touchante douleur. Son absence était-elle plus longue qu'à l'ordinaire, il montait jusqu'à ma chambre, et au lieu de gratter la porte comme il avait cou-

tume de faire dans toute autre occasion pour que je la lui ouvrisse, il se couchait au-devant, ne m'avertissait de sa visite qu'en poussant des cris rauques et lamentables, ne se levait et ne venait dans mes bras qu'en me regardant avec des yeux défaits et couverts de grosses larmes.

Les longs hurlemens qu'il poussait quand il était seul et abandonné à lui-même, formaient la lugubre interjection ou ! prolongée pendant plusieurs mesures d'un *adagio*, et sous l'accent déchirant d'un cœur sensible brisé par la désolation la plus caractérisée, ce que le mot latin *ululare* que les anciens prononçaient *ouloulare*, exprime beaucoup mieux que le mot français *hurler* qui en vient.

A chaque coup de sonnette qu'il entendait, l'espoir de revoir sa maîtresse le faisait voler comme un trait à la porte avec la physionomie de l'impatience et de l'inquiétude; mais la reconnoissait-il par l'odorat, il s'abandonnait aussi-tôt aux transports de la joie la plus vive. Il faisait mille sauts et poussait les mille exclamations de l'enchantement : la porte ouverte, il s'élançait sur ses genoux et sur ses mains, criait, aboyait, jappait, la devançait,

la talonnait, courait chercher sa croûte de pain qu'il préférait à la mie pour la lui présenter, et pour la manger sur son giron, interrompait cinquante fois son repas pour lécher son visage et ses mains, et finissait enfin par s'y endormir de fatigue et de lassitude.

Sa voix douce, claire et assez flexible pour parcourir deux octaves, lui permettait de peindre chacune de ses passions, chacun de ses sentimens par un accent différent, et même de nuancer différemment le positif et le superlatif. Il parlait une langue très-riche et très-expressive, avait une mémoire plus heureuse que la mienne, comprenait ma pantomime aussi bien que mes paroles, et lisait mieux dans mes yeux que je ne pourrais le faire dans ceux de mes semblables. J'étais en quelque façon plus souvent son écolier que son précepteur.

A l'égard de sa beauté, plus on l'examinait, plus on le trouvait joli. Outre que son petit corps était parfaitement taillé et présentait au toucher un poil court et soyeux, le dessus de sa tête, de son corps et de sa queue offrait aux yeux un noir bleuâtre du plus beau lustre :

cette belle couleur était relevée par le beau blanc de son cou, de sa gorge et de sa poitrine qui étaient couverts de poils un peu plus longs que les autres parties de son corps, par la ligne blanche qui descendait du haut de sa tête jusques sur son nez et s'élargissait au-dessus du nez, de manière à couvrir tout son museau, par le fauve de ses joues, par deux petites taches de feu qu'il avait au-dessus de chaque œil, par deux yeux de soubrette où rayonnaient sa vivacité, sa sagacité et son savoir-faire, par l'aigrette blanche qui terminait sa queue, par la belle mouche au milieu de la tache blanche qui couvrait sa hanche droite, enfin par le blanc de son ventre et par celui de ses pattes qui était semé de petites tâches de couleur fauve. Que son portrait dessiné et enluminé par un *Martinet* justifierait bien celui que ma plume vient d'en faire. Je n'ai jamais vu de chien marcher et courir avec plus de grâces que lui. Telle était sa beauté que cinq jours après sa mort il était encore à baiser, et telle était son amabilité que nos tendres et mutuelles caresses, nos jeux, nos conversations remplissent les pages de ma mémoire que je relis et relirai toujours avec le plus de complaisance, et que les douze années que j'ai vécues avec lui sont les seules de ma vie passée,

oui les seules, que je voudrais pouvoir repasser de la même manière. Ce phénix des quadrupèdes, si digne des regrets de sa maîtresse et des miens, étant mort le 22 Février de l'an 1800, appartient tout entier au dix-huitième siècle qui semble avoir emporté avec lui nos plus belles races de petits chiens. Car, grâce au plus puissant, au plus capricieux, au plus fou de tous les despotes, à qui nos petits-mâîtres et nos petites-maîtresses servent de marche-pied, qui voulait naguères que les dames lui fissent la cour avec une grande perruque, et que les damerets la lui fissent avec des *souliers-poignards*, qui maîtrise tous les âges, tous les états et toutes les professions, mais qui ne me maîtrisera jamais, grâce à la mode, dis-je, qui étend aujourd'hui sa domination jusques sur les chiens, l'on ne voit plus dans les bras des dames et dans les rues que de laids petits mâ-tins connus, je ne sais pas trop pourquoi, sous le nom de *mopses*, et qui, ne pouvant avoir d'autre souche que la race sanguinaire des dogues d'Angleterre, devraient plutôt s'appeller *doguets*, ou *doguineaux*. Jamais race de petits chiens ne fut ni plus stupide ni plus infidèle, au reste je ne dis pas cela pour que l'on corrige une folie par une méchanceté, et l'anti-bon sens par l'inhumanité, c'est-à-dire, pour qu'on

les jette dans la Meuse avec une pierre au cou; mais je dis cela pour que ceux qui n'en ont pas, n'en vetillent jamais avoir, et pour que ceux qui en ont, se disent : quand la mort arrivera à mon chien, je n'en veux plus avoir de cette espèce, et pour que la génération actuelle devienne ainsi absolument la dernière.